

montent au Capitole pour en descendre d'une façon plus ou moins brusque, parfois ils laissent leur vie au milieu d'un mouvement révolutionnaire, d'autres fois ils tombent tout à coup, faisant faillite aux promesses répétées, manquant aux amis qui s'appuyaient sur leur crédit.

Quelle sera la fin de Valgras, je l'ignore, mais sa vie mêlée de tempêtes s'achèvera peut-être dans un sinistre.

— Oh ! mon père ! dis-je en protestant du regard, du geste et de la voix.

— Il sème dans le vent, ma fille, il recueillera dans la tem pête.

Je dirai-je, Clotilde, la fin de cette scène cruelle ? Mon père m'affirma que je serais malheureuse avec Valgras, et que librement il ne consentirait point à mon mariage. Il ajouta que moralement il me laissait le droit de l'y contraindre, c'est à dire que sans recourir à l'abominable formalité des sommations légales, je pourrais au bout d'un certain temps d'épreuve, lui rappeler que je persistais dans mon désir d'épouser Valgras.

Il ajouta seulement que pour nous mettre mutuellement à l'épreuve, il éviterait de rencontrer Valgras et que nos relations avec la famille Vermorand se relâchieraient. J'acquiesçai à tout, demandant seulement à mon père de dire à M. Valgras que je l'attendrais jusqu'au délai fixé par mon père. Il serait libre alors de renouveler sa prière, si durant cet espace de temps il ne m'avait point oubliée.

Mon père tint loyalement sa promesse, ainsi que le prouva une lettre de Valgras dont je reçus communication.

Tu ne sauras jamais ce que firent pour moi ces six mois d'épreuve. Jusqu'alors restée en dehors des questions politiques, je n'apprenais les changements survenus que par les conversations de mon père. Il me fallu davantage. Je devorai les journaux. Chaque jour j'y vis s'accroître l'importance de l'homme que j'aimais.

La hardiesse venait en aide à son talent reconnu incontestable même par ses ennemis. Il se sentait porté par le vent de la fortune. Mais tandis qu'il montait vers une haute situation, il employait pour parvenir des moyens qui me semblaient plus dangereux et plus coupables. Se servant du peuple dont il flattait les instincts, les passions et les vices, il en faisait le levier destiné à soulever le monde de ses idées. Au lieu de demander son succès à la défense des grandes causes, il le cherchait dans des ovations dont souvent une véritable fierté eut rougi.

Lorsque dans ses discours je trouvais la trace de cette préoccupation unique : le succès à tout prix, je m'affligeais et je m'effrayais. En même temps, je l'avoue, mon orgueil y trouvait son compte. Ce rhéteur, ce tribun, dont l'Europe entière se pré-occupait, dont les discours faisaient événement, ce lion populaire des faubourgs songeait à moi, et m'avait élue pour devenir sa compagne.

Où, je passai six mois de fièvre et de souffrance, priant pour lui, priant pour moi, demandant à Dieu son bonheur, sa force, sa gloire, et le suppliant de me permettre de vivre à son ombre.

Valgras respecta les conditions consenties. Seulement tous ces mois un superbe bouquet venait me rappeler ma promesse.

À l'expiration du terme fixé, mon père reçut une lettre qu'il montra :

— Décide de ta vie, me dit-il.

— Tu sais bien quel est mon vœu le plus cher, permets-moi de l'accomplir.

— Soit ! fit-il. Bien des pères seraient fiers de voir un tel mariage, et Valgras doit avoir été le point de mire de bien des ambitions, et cependant, si tu conserves ta préférence, je garde mes réserves. Tu es trop croyante pour épouser un impie, qui, en suivant la voie politique qu'il s'est tracée, en arrivera à la persécution de l'Église et chassera de France les moines, en attendant qu'il attente à la liberté du clergé.

— Non ! non ! mon père, tu te trompes, il ne fera pas cela !

— Il le fera. Et que deviendrais-tu aux côtés de cet homme dont chaque acte froissera tes sentiments les plus chers ? Te sera-t-il encore possible d'être heureuse ? La division de vos pensées entretiendra celle de vos cœurs. Veux-tu que j'aie plus loin, pauvre abusée ? car mon expérience me fait voir la profondeur du gouffre dans lequel tu vas tomber... Valgras croit t'aimer, parce qu'il trouve en toi une créature dont la pureté et l'innocence naif le reposent de ce qui l'environne.

Mais un jour viendrait inévitablement où ta douceur, ta patience, ta chasteté lui paraîtraient fades. Il demanderait alors des distractions violentes en rapport avec son caractère passionné. Tu souffrirais un cruel martyre, dont tu n'oserais te plaindre à personne, pas même à moi... Réfléchis encore, ma fille, et crois que pour te forcer à regarder au fond de choses si tristes et si positives, il faut que je croie remplir un devoir impérieux.

— Tu m'affliges sans me convaincre, répondis-je.

— M. Valgras viendra ce soir.

J'embrassai mon père, mais il ne me rendit point mon baiser, et quand j'allai le rejoindre, je trouvai ma mère en larmes.

Valgras arriva. Il me parut vieilli, bien que tout dans sa personne trahit le contentement de l'orgueil satisfait.

Je retrouvai près de lui toute la sécurité goûtée autrefois sur les grèves de Luc. L'époque de notre mariage fut fixée. Il me demanda ce que je désirais dans ma corbeille, et comme la modestie de mes désirs le surprit, il ajouta :

— Ceci me regarde. Ma femme devra être élégante entre toutes. Je suis assez riche, ma chère Amice, pour satisfaire tous les souhaits que vous ne songeriez point à m'exprimer.

— Riche ! répétai-je, riche !

— Très riche, deux fois millionnaire. Cela vous surprend ? Oh ! ma route semble s'être aplanie toute seule. Quelques nouvelles politiques dont j'ai su profiter, une habileté native, m'ont mis en trois ans au point où j'en suis, je gravirai mes derniers échelons, et vous serez, comme vous méritez, la première, grâce à la situation que j'achèverai de conquérir.

(A SUIVRE.)

Commencé le 12 avril 1883 — No 172.

## INFORMATIONS

À partir d'aujourd'hui (12 octobre 1882) les conditions d'abonnement à notre journal sont comme suit : un an, \$1.00 ; six mois, 50 cents, payés d'avance ou dans le cours du premier mois. Les abonnements partent du 1er et du 15 de chaque mois.

Aux agents 10 cents la douzaine et 20 par cent de commission sur les abonnements, payable à la fin du mois.

Nos abonnés actuels voudront bien régler l'arrérage immédiat, par là nous évitons la pénible nécessité de les retrancher de 50 livres à l'expiration du terme de leur abonnement, et de remettre le compte à notre procureur pour collection.

Nous sommes en mesure de fournir tous les numéros parus depuis le 1er Janvier dernier, et même une copie complète (brochée) de l'année 1882, aux conditions ci-dessus.

MORNEAU & CIE., Éditeurs,

Boîte 1086, Bureau de Poste.

No. 17 Ste Thérèse, Montréal.